NOTICE HISTORIQUE

SUR LE

LE COLLÈGE DES GRASSINS

ARTICLE II (*)

MESSIEURS,

Ainsi que je vous en avais prévenus à l'époque de mon premier rapport sur le collège des Grassins, plus d'un fait était resté dans l'ombre, faute de recherches et de lumières suffisantes. Mais depuis, invité par les encouragements de quelques-uns de mes collègues, et voulant mettre à profit les loisirs que m'a faits l'Université, j'ai entrepris de rendre ma première notice moins imparfaite, en réunissant dans une seconde les nouveaux documents que j'ai puisés, soit à la bibliothèque de Sens, soit dans celle d'Auxerre, soit dans l'*Histoire générale de l'Université*, par M. Jourdain.

Dans mon premier travail, je ne vous ai montré le collège des Grassins qu'à l'époque lointaine de son berceau, en y rattachant quelques détails un peu confus. Aujourd'hui, je vais tâcher de vous raconter les faits de sa jeunesse et de sa virilité, jusqu'au jour où il dis-

(*) Voir l'article I au présent *Bulletin*, page 20.

parut de la scène. Pour mettre quelque ordre dans le désordre de mes notes, je vais les partager en trois séries, que j'unirai, sans les confondre, suivant les dates et les besoins du récit. Nous allons voir tour à tour les luttes que les Grassins eurent à soutenir, puis une esquisse et une nomenclature plus complètes des écoliers, des professeurs, des principaux et même des recteurs sortis de leur sein; enfin, les événements qui ont marqué leurs derniers jours.

I

Je veux d'abord vous faire voir le portrait historique du vénérable Hersan, qui fut durant trente ans principal du collège (de 1666 à 1696). Ce portrait a été conservé aux archives de Sens dans une glorieuse épitaphe, écrite en latin, puis traduite en vers français, qui peut-être feront un peu sourire nos poètes modernes. Cette épitaphe étant fort longue, en voici seulement quelques passages :

A LA MÉMOIRE DE MESSIRE JEAN HERSAN,
PRESTRE, CHANOINE ET CELLERIER
DE L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE ET PRIMATEIALE DE SENS;
CY-DEVANT PRINCIPAL DU COLLÈGE DES GRASSINS.

Qui jacet hic, non sui, sed aliorum damno jacet;
Qui dum vixit, non sibi, sed aliis vixit;
Vitæ innocentiam, quam incorruptam servavit,
Continuâ pietate aluit,
Omni virtutum genere cumulavit.

Cy-gist qui vécut moins pour soi que pour autrui ;

Quand il perdit la vie,
Ceux qu'il laissa perdirent plus que luy.
Sa piété digne d'envie
De mille vertus fut suivie
Qu'on ne voit plus guère aujourd'huy.

Erat in eo cum ingenii præstantiâ, mira vitæ simplicitas ;
Cum pietate austerâ, morum suavitas eximia ;
Cum summâ modestiâ, et pari docilitate,
Doctrina rerum omnium excellens,
Tota, non ad famam, sed ad suam et aliorum salutem comparata;
Vitæ tenor à puero ad senem unus.

Aux dons d'un génie admirable,
Il joignit la sévérité ;
A la sévère piété,
Une douceur incomparable ;
Aux rayons d'un savoir profond, inépuisable,
La modestie et la docilité ;
Non pour en recevoir un éclat périssable,
Mais pour en acquérir l'heureuse éternité ;
Et sa vie eut toujours, à soi-même semblable,
Une parfaite égalité.

In tremendo animarum regimine,
Deum sequi, non præire, solitus,
Lapsorum peccata, tanquàm sua, deflebat ;
Hos sensim et suaviter, sed fortiter, erigebat ;
Et quo humiliùs præerat, hoc utiliùs promovebat.

Dans le terrible emploi de conduire les âmes,
Il suivait du Seigneur les mouvements secrets ;
Aux larmes des pécheurs il mêlait ses regrets ;
Et sur eux par degrés versant de saintes flâmes,
Plus il s'humilia, plus il fit de progrès.

Si vis, ut ipse, quo præit, cœlum assequi,
Amore cœlum, ut ipse, violento rape.
Tâm benè moerenti neu piâ desis prece.

De tant de vertus singulières
Que le ciel versa dans son cœur,
Rends-toi parfait imitateur,
Et luy fais part de tes prières.

Jean Hersan mourut le 23 février 1690, à l'âge de soixante-quatorze ans, et son cœur fut inhumé dans la chapelle des pauvres, à l'ancien Hôtel-Dieu de Sens (1).

II

J'ai hâte, Messieurs, d'arriver aux débats qui s'étaient élevés, quelques années auparavant, entre les Jésuites et les Grassins ; je ne veux qu'exposer les faits du litige, avec un égal respect pour les deux partis.

En 1659, il s'agissait de nommer un principal au collège des Grassins. Les jésuites, voulant sans doute exercer là comme ailleurs leur zèle entreprenant, s'opposèrent au choix de M. de Monstier, présenté par M^{sr} L.-H. de Gondrin, archevêque de Sens, et, comme nous l'avons dit, protecteur-né de ce collège. C'est alors que le prélat, dans une lettre pleine d'une éloquente autorité, où perçait la violence, s'adressa au recteur de l'Université, pour réclamer hautement contre les prétentions des Jésuites. Voici quelques extraits de cette lettre, qui vous donneront une idée de l'attitude des adversaires :

(1) Voir, au tome IX du *Bulletin archéologique*, page 41, un article sur la démolition de la chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu, par M. G. Julliot, président de la Société.

« MONSIEUR,

« Plus j'ay pensé devant Dieu à l'affaire dont vous m'avez escript par deux fois, plus je me suis confirmé dans le sentiment que j'ay assez tesmoigné aux députez de vostre corps ; et je ne doute pas que vous n'y entriez vous-même, lorsque vous aurez considéré d'avantage combien ce que vous me proposez est contraire aux véritables intérêts de l'Université, aussi bien qu'à mon honneur et aux devoirs de ma charge. Je n'ai choisi M. de Monstier pour principal de mon collège des Grasnins, que par l'estime que j'ay eue de son mérite, qui est particulièrement fondée sur les grands services qu'il a rendus à l'Université en tant d'occasions importantes... Il a été obligé, pour deffendre votre corps, dont il a été si longtemps le chef, de choquer les jésuites et de s'opposer à leurs entreprises ; et c'est ce qui l'expose maintenant à la vengeance de cette Société, qui ne peut souffrir qu'il occupe une place qu'il a méritée par les belles actions qu'il a faites en soutenant l'Université contre eux ; et où il peut ajouter aux avantages qu'ils vous a dès-jà procurez, celui de faire voir que la jeunesse peust estre mieux instruite et plus chrétiennement élevée dans vos collèges que dans les leurs.

Si elle ne protège de toutes ses forces ceux qui employent pour elles toutes leurs veilles et tous leurs travaux, où trouvera-t-elle des personnes qui veuillent désormais s'engager à sa deffense et attirer sur soy des ennemis aussi puissants et aussi vindicatifs que les jésuites?... Les bons Pères ne manqueront jamais de prétexte pour persécuter et faire bannir tous ceux qui

s'opposeront au dessein qu'ils ont depuis si longtemps de vous opprimer et de se rendre maîtres de l'Université de Paris, comme ils ont fait de tant d'autres... Ne voit-on pas qu'ils traitent de suspects de jansénisme, aussi bien que M. de Monstier, tous ceux qui s'opposent aux relâchements pernicioeux de leur meschante morale; qu'ils font ce reproche, non seulement à tous les curés de Paris, mais encore à tous les évêques qui l'ont condamnée?... Je crois, monsieur, que vous embrasserez ces sentimens, comme estans les seuls qui soient dignes de la première Université du monde.

« A Chaumes, le 26 aoust 1659. »

III

Plus tard, nous voyons les mêmes querelles se reproduire contre les jésuites, en qu'il Université avait trouvé, il faut le reconnaître, des adversaires intelligents, curieux de méthodes nouvelles, propagateurs d'un enseignement plus jeune et plus attrayant. Ainsi, ce sont eux qui instituèrent l'usage des compositions hebdomadaires dans les classes; c'est à eux qu'on doit également la nomination de deux professeurs de rhétorique dans les grands établissemens; et ces usages leur ont survécu. Bien plus, zélés autant qu'habiles, ils avaient ouvert leurs collèges à tous les écoliers, sans que les familles eussent à payer les frais d'études; aussi leurs établissemens jouissaient-ils d'une popularité croissante, que l'Université ne pouvait voir sans une jalouse impatience.

Un homme pourtant comprit que les Jésuites avaient d'heureuses idées en matière d'enseignement. Ce fut un certain Georges Critton, Ecossais d'origine et professeur de grec, mais esprit turbulent et ami de la nouveauté. En effet, on voit qu'il avait tour à tour professé aux collèges d'Harcourt, de Lisieux et des Grassins, sans pouvoir se fixer dans aucun d'eux. C'était, disait-il, la disette de bons professeurs dans l'Université qui obligeait les parents à envoyer leurs fils dans les écoles des Jésuites. Les écoliers prirent fait et cause pour lui ; mais l'Université n'en continua pas moins ses vieilles méthodes. Critton s'en vengea par de nouveaux libelles.

Toutefois ces luttes intestines finirent, comme à l'ordinaire, par avoir de bons résultats ; car, à l'exemple des jésuites et sur l'initiative de M. Demontempuys, recteur, l'Université songea enfin à rendre aussi l'instruction gratuite dans ses établissements.

Mais, en même temps, l'agglomération de plusieurs collèges sur la rive gauche de la Seine avait été nuisible à leur prospérité, au point que quelques-uns même étaient presque entièrement délaissés, tels que ceux de Montaignu, de Lisieux et même des Grassins. Le recteur proposait donc de transporter ces collèges sur la rive droite du fleuve, puis d'accorder la gratuité. Cette importante réforme fut réalisée, en 1719, par le nouveau recteur, Charles Coffin.

Ici, Messieurs, permettez-moi une courte digression, sans quitter néanmoins le terrain de la Bourgogne. Vous savez que Coffin est l'auteur des belles hymnes de l'ancien bréviaire de Paris ; aussi aimons-nous à nous représenter ce personnage sous les traits graves qui con-

viennent à un recteur de l'Université. Toutefois, c'est lui qui composa une ode latine, pleine de charme, sur les vertus du vin de Champagne ; tandis que Grenan, professeur au collège d'Harcourt, chanta le mérite du bourgogne. Dans ce concours poétique, Coffin remporta la victoire, et Reims, en reconnaissance, tint à honneur de lui envoyer chaque année un panier de ses meilleurs vins (1). Et, comme si tout devait être original dans cette lutte courtoise, l'austère Pourchot, dont nous parlerons tout à l'heure, fut l'un des juges du procès.

IV

C'est par lui, Messieurs, que nous allons rentrer dans notre sujet.

Nous venons de voir que les jésuites, au lieu d'être regardés comme des rivaux pacifiques, passaient, déjà même à cette époque, pour des novateurs intrigants et ambitieux ; mais, en réalité, on ne pouvait leur pardonner leurs succès. Quoi qu'il en soit, ils trouvèrent un implacable adversaire dans un homme plein de droiture et de fermeté, dont le nom et les bienfaits sont restés en honneur dans son pays natal et dans l'histoire de l'antique Université.

On lit dans les archives de Joigny que, l'an 1651, le 7 septembre, fut élevé à Poilly, sur les saints fonts du baptême, Edme Pourchot, fils de Jean Pourchot et de

(1) A Reims, cette gracieuse manière de témoigner sa reconnaissance ou son amitié s'est transmise, je le sais, de Coffin jusqu'à nous.

Jeanne Avisse, sa femme, et qu'il fut auparavant ondoyé par Edme Martin, son parrain, à cause de la nécessité.

Par nécessité, on doit sans doute entendre ici faiblesse de constitution, peut-être danger de mort. Tranquillisez-vous, Messieurs, ce faible enfant vécut quatre-vingt-trois ans : *Mens sana in corpore sano*, comme disaient les anciens philosophes. Il reçut les premières leçons de Sulpice Hétier, curé de la paroisse, fit ses humanités à Auxerre, et, à la fin de ses cours, reçut à Paris le diplôme de maître ès arts, plus tard celui de licencié ès arts, ainsi que l'atteste le marbre commémoratif érigé en son honneur dans l'église de son village.

A peine âgé de vingt-six ans, il fut nommé professeur de philosophie au collège des Grassins. Epris de la lecture de Descartes, que Voltaire traitait avec une si étrange légèreté, il osa braver les préjugés qui régnaient alors dans l'école, et, le premier, adopta un mode d'enseignement basé sur la droite raison. Sa réputation lui attira une foule d'écoliers et d'envieux, au sein même de l'Université ; heureusement, le bon sens triompha bientôt de l'envie.

Cependant Fénelon fit proposer au jeune professeur de le mettre au nombre des instituteurs des enfants de France ; mais Bossuet le détourna d'accepter une place à la cour, en lui montrant que la carrière de l'enseignement public était moins brillante et plus utile. Il resta donc professeur de philosophie durant plus de vingt ans, puis étudia l'hébreu, et fut même en état d'enseigner cette langue aux jeunes théologiens. Racine, Boileau, Massillon et d'autres hommes célèbres étaient ses

amis, et, pour ajouter à l'intérêt que nous portons à ce personnage, sachez qu'avant d'être brillant professeur à l'Université de Paris, il avait été simple écolier au collège des Grassins. Racine a fait d'un mot son éloge dans une lettre à son fils : « Vous étudiez, lui écrit-il, sous un régent qui a lui-même beaucoup de lecture et d'érudition. »

Enfin, Pourchot fut élu syndic ou juge au contentieux, charge difficile qu'il occupa quarante ans ; il eut l'honneur d'être nommé sept fois recteur, composa ses *Institutions philosophiques* (cinq volumes) et un *Mémoire sur l'Université*, fonda une chaire de grec aux Grassins, et y créa une bourse en faveur des enfants pauvres de son pays natal. Malheureusement, il faut bien l'avouer, cette bourse de 350 livres parut insuffisante aux administrateurs de ce collège. Transportée au collège Louis-le-Grand, en 1778, elle ne profita qu'à partir de cette époque aux familles pauvres du diocèse de Sens.

Tel est l'homme qui fut de son temps le plus infatigable défenseur des privilèges de l'Université. C'était en 1742 ; il fallait donner un successeur au recteur Jean Josse, mort en charge, et les usages semblaient désigner comme candidat Philippe Poirier, ancien recteur. Mais il avait été imposé aux écoles de Paris par Louis XIV ; de plus, il avait eu le tort de favoriser les Jésuites et même de faire publiquement leur éloge. Le roi mort, le vieux syndic se leva, invoquant les droits de l'Université et dénonçant *les ennemis secrets*, dit-il, *qui faisaient arriver d'une autre Caprée des dépêches odieuses*. A la suite de ce violent réquisitoire, le recteur

fut cassé et privé même du titre honorifique de *vir rectorius*.

Ce n'est pas tout : des faits même de légère importance suffisaient pour susciter contre les Jésuites les mesures les plus vexatoires. Ainsi, les Irlandais avaient eu la malencontreuse idée de faire afficher que *le vendredy 17 mars 1730, on célébrerait la fête de saint Patrice, apôtre d'Irlande, dans la chapelle du collège des Lombards, et que la prédication y serait faite par le père Tournemine, de la Compagnie de Jésus*. Encore sur la requête de Pourchot, le recteur, Louis Benet, signifia au principal la défense expresse de laisser le prédicateur monter en chaire, et prépara ainsi la fameuse-résolution, prise deux ans après (30 décembre 1732), d'interdire aux jésuites l'exercice d'aucune fonction sa crée ou profane dans les collèges de l'Université.

V

Messieurs, un levain janséniste fermentait sous ces mesures rigoureuses ; car le jansénisme était la grande question, et, en quelque sorte, la grande maladie de cette époque. Justement condamné de nos jours pour son rigorisme exagéré en matière de conscience et même pour ses erreurs en matière de foi, il était alors représenté, il faut le reconnaître, par de graves personnages, dont le plus célèbre fut, vous le savez, le fameux A. Arnauld de l'Oratoire, et à Sens même, ainsi que nous l'avons vu, par M^{sr} de Gondrin. De même à Troyes, le neveu du grand Bossuet, évêque intrigant et

novateur, mais surtout à Auxerre, M^{sr} de Caylus (1) se signalèrent également par leur ardeur janséniste, et trouvèrent dans M^{sr} Languet de Gergy (2), archevêque de Sens, un énergique adversaire.

Aussi, à leur exemple, vit-on l'Université de ce temps-là infestée de longues et stériles querelles qui agitaient les esprits et troublaient la paix des écoles. Pour remédier au mal, en 1648, des règlements furent signifiés à tous les régents de philosophie et renouvelés en 1652. Ils étaient tenus, dans le mois d'octobre, d'exposer le programme de leurs cours, pour éviter des discussions théologiques, inutiles ou même fatales aux études. Or, à cette époque, c'étaient MM. le Goux et Dumesnil qui professaient aux Grassins. Toutefois l'Université possédait alors des maîtres pleins de goût et de savoir, parmi lesquels il faut compter, encore aux Grassins, Michel Godeau, malheureusement aussi compromis dans les querelles du jansénisme.

En 1672, un autre régent des Grassins, nommé Pitot, qui s'était signalé par son ardeur contre les jésuites, fut appelé, pour prix de son zèle, aux fonctions de syndic, en remplacement d'un nommé Gibert, victime de son dévouement à la cause du P. Quesnel, de l'Oratoire, dénoncé à Rome par Bossuet et condamné par le pape Clément XI dans la bulle *Unigenitus*.

(1) Ce prélat, durant son épiscopat de cinquante ans, avait fait, pour ainsi dire, d'Auxerre, la capitale du jansénisme.

(2) Cet illustre prélat fut membre de l'Académie française, et eut pour successeur Buffon, qui ne dit pas un mot de lui dans son discours de réception *sur le Style*. Il eut l'initiative de la dévotion au *Sacré-Cœur*, et a laissé une vie fort bien écrite de Marguerite-Marie.

Quelques années plus tard, en 1685, une mesure fâcheuse acheva de passionner les esprits ; la faculté des arts reçut l'ordre formel d'interdire dans tout les collèges la philosophie de Descartes et de Gassendi, comme entachée d'erreurs antireligieuses. Je ne sais si M. J. Christallier, bachelier en théologie, et M. Marmion, tous deux alors professeurs au collège des Grassins, se soumirent docilement à cet ordre maladroit.

Ainsi qu'il est facile de le voir, le cours de philosophie laissait donc toujours à désirer ou à craindre pour les esprits religieux du temps. Au mois de février, 1733, maître Basselin, professeur de philosophie aux Grassins, combla sans doute la mesure, en exposant des opinions absolument étrangères à son enseignement, sous l'épiscopat de M^{sr} Languet. Cette fois des plaintes s'élevèrent, des débats contradictoires s'ensuivirent. Pour y mettre fin, ce fut encore maître Pourchot qui rétablit l'ancien statut, lequel interdisait toute question théologique dans les écoles.

VI

D'après tout ce que nous venons de dire, on peut aisément conclure que les études devaient être depuis assez longtemps en souffrance dans les collèges de l'Université, tous plus ou moins infestés de jansénisme. Les petits collèges étaient surtout entrés dans une ère de décadence très marquée. Ainsi ce qu'on appelait l'*Exercice*, c'est-à-dire l'enseignement de la grammaire, des belles-lettres et de la philosophie, en avait même

presque disparu et n'existait plus que dans les grands collèges. Pour entrer dans quelques détails, si vous désirez connaître le chiffre des élèves de l'Université, en voici la nomenclature à peu près exacte, en l'an 1789. Sur les cinq mille élèves, boursiers et externes, qui peuplaient alors les dix grands collèges de Paris, il y en avait :

1 100	au collège Mazarin.
800	id. du Plessis.
700	id. de Louis-le-Grand.
500	id. d'Harcourt.
400	id. de Navarre et de Lisieux.
300	id. de Montaigu.
250	à ceux du Cardinal-Lemoine, de la Marche et des Grassins.

Malgré ce chiffre inférieur d'élèves au collège des Grassins, si l'on veut seulement remonter le cours d'une trentaine d'années, on sera agréablement surpris du rang honorable que ce collège occupa (en 1755) dans un concours scolaire qui avait eu lieu à Paris. En voici la liste :

8	prix	10	accessits	au Plessis.
5	id.	10	id.	aux Grassins.
5	id.	6	id.	à Beauvais.
5	id.	7	id.	à Harcourt.
2	id.	15	id.	à Mazarin.
		3	id.	à Lisieux.
		3	id.	à la Marche.
		1	id.	à Montaigu.

VII

Ici, Messieurs, n'ayant pu fondre dans mon récit les divers éléments de mes notes, je vais, pour ainsi dire, recueillir les grains de sable que j'ai trouvés sur ma route dans mes recherches sur les Grassins.

D'abord la nomenclature des principaux de ce collège ayant été incomplète dans mon premier article, je vais la compléter au moyen d'importantes additions, en suivant l'ordre chronologique.

On lit dans les archives ecclésiastiques que, en 1615, les comptes de l'administration sont rendus par Jean Gouault, principal, à l'archevêché de Sens, conformément à l'arrêt de la cour, du 21 août 1570. Jean Gouault aurait donc succédé à maître Pierre Aymon. Or, en 1618, on eut à constater d'étranges malversations dans l'administration de ce principal. Ce maître Jean Gouault, docteur en théologie, se dispensait de payer les régents, sous prétexte qu'ils lui coûtaient trop cher, et, durant la vacance des chaires, il envoyait même les petits boursiers étudier chez les jésuites. Assigné pour ce double fait devant le recteur, il essaya en vain de se justifier; commandement lui fut fait d'avoir, sous dix jours, à se procurer des maîtres et à rétablir l'exercice des classes. Et pour vous donner une idée des finances sous ce principal, dès la visite de 1615, la recette était de 27 380 livres, et la dépense de 28 135, avec un déficit de 755 livres, qui ne fit que s'aggraver dans les trois années qui suivirent. Jugez si les écoles des jésuites

devaient triompher et bénéficier de si graves désordres !

On lit également dans les *Archives d'Auxerre*, que M^r Jean de Montpézat concéda à Pierre de Langlet, docteur, *Primariatum sive Officium Procuratoris gymnasio Grassinorum*, le 23 janvier 1676, à la suite de maître Jean Hersan.

On lit aussi dans l'*Histoire de Provins* que le savant helléniste Louis Privé fut principal chez les Grassins, en 1763, entre maître Jacques Cochet et M. Daireaux (1).

Enfin on lit, dans les *Archives de l'Yonne*, que par suite de la démission de François-Pierre Daireaux, prêtre du diocèse de Coutances, la principauté du collège fut confiée à Marie-Gabriel-Louis de Neuville, prêtre du diocèse de Saint-Malo, docteur en théologie. (1768-1770.)

D'autre part, plusieurs régents au collège des Grassins eurent aussi, comme Edme Pourchot, l'honneur de devenir recteurs de l'Université de Paris. En voici également la liste chronologique :

I. — Claude Bazot, régent de philosophie aux Grassins, ancien régent d'humanités au collège d'Harcourt, fut recteur seulement du 23 juin au 9 octobre 1611.

II. — Alexandre de Prépétit de Grammont, régent de rhétorique, fut un an recteur, du 11 octobre 1700 au 9 octobre 1701. C'est en cette qualité qu'il conduisit le corps universitaire quand il fut convoqué à Versailles, par ordre du roi, le 22 novembre 1700, pour complimenter le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne.

(1) M. Poinsignon, docteur et inspecteur d'académie honoraire à Châlons-sur-Marne.

III. — Michel Morus, régent émérite de rhétorique et de philosophie, fut aussi un an recteur, du 10 octobre 1701 au 9 octobre 1702.

IV. — Guy-Antoine Fourneau, régent de philosophie, fut deux ans recteur, du 16 décembre 1752 au 9 octobre 1754.

V. — Le même remplit la fonction de greffier de l'Université et fut nommé une seconde fois recteur, du 10 octobre 1761 au 15 décembre 1763.

Enfin d'autres faits détachés auront peut-être pour vous quelque intérêt; je les réunis ici avant de revenir à des faits d'un intérêt plus général.

Ainsi, les archives d'Auxerre nous apprennent que l'un des professeurs au collège des Grassins fut M. Duhamel, neveu du fameux astronome et physicien de ce nom, né à Vire (Calvados) en 1624, mort en 1706.

On y voit aussi qu'un des écoliers les plus illustres de ce collège fut l'abbé Claude Chastelain, chanoine de Notre-Dame de Paris et maître du fameux abbé Lebeuf, chanoine et chroniqueur d'Auxerre. Dans ses *Mémoires*, il parle du collège des Grassins comme d'une *excellente école*, et nous apprend que leur chapelle fut fondée en 1578.

Les mêmes archives nous font également connaître deux bourses concédées aux Grassins : l'une le 2 septembre 1642, au jeune Leroux, par suite du départ de Glaude-Nicolas Voizcau ;

L'autre au jeune Antoine Baquier : *Bonis moribus, optimâ indole*, le 29 octobre 1675.

Après ces détails, qui, je l'avoue, n'ont pas manqué d'aridité, nous allons maintenant examiner les résul-

tats des *Inspections générales* au collège des Grassins.

VIII

Malgré les troubles politiques et religieux qui agitaient l'Université au commencement du xvii^e siècle, nous avons une preuve de sa vigilance dans une procédure suivie au mois de juillet 1618 contre un certain nombre de régents de philosophie qui avaient abandonné leurs classes avant le 1^{er} août. Sept régents ou principaux furent mandés, à cette occasion, devant le recteur, Etienne Dupuys, assisté du doyen, du syndic et des procureurs des nations. Les collèges incriminés étaient ceux de Lisieux, du Plessis et des Grassins, où M. Gauthier professait alors la philosophie, sous la triste administration de Jean Gouault, principal, dont nous avons parlé plus haut.

De telles irrégularités dans l'administration ou dans l'enseignement ne pouvaient, on le conçoit, déplaire aux jésuites, et semblaient même justifier leurs accusations contre la discipline des collèges de l'Université.

Toutefois, les régents mis en cause, ayant pu prouver que leurs classes manquaient d'élèves, furent relevés de l'amende prononcée contre eux. Quoi qu'il en soit, cette désertion des classes était un signe qui marquait une ère de décadence.

On lit dans les annales de l'Université qu'une autre inspection fut faite aux Grassins et dans d'autres collèges, en 1642. Cette fois, le recteur n'eut que des féli-

citations à adresser au principal, maître Coqueret, docteur en théologie, sur l'excellente discipline de la maison et le grand nombre d'écoliers qui la fréquentaient.

Le 6 octobre 1674, les principaux personnages de l'Université se réunirent pour donner un successeur à Pourchot, et nous apprenons que, dans cette circonstance, maître Denys Billard, ancien professeur de rhétorique aux Grassins, donna sa voix en faveur de Charles Rollin, professeur d'éloquence au collège royal et ancien régent de rhétorique au collège du Plessis, où il avait remplacé Jean Hersan, son vieux professeur.

Laissez-moi, je vous prie, Messieurs, saluer en passant Rollin, ce grave et religieux personnage de l'antique Université, cette figure sereine, ce maître vénéré de la jeunesse, ce fidèle gardien des saines traditions, en qui nous aimons encore aujourd'hui à voir réunies la modestie de la science et la douceur de la vertu.

Six mois après son élection, Rollin (le 24 mars 1696) commença la visite des collèges et la prolongea jusqu'au mois d'août. Dans le cours de cette longue enquête, plusieurs fois interrompue par les devoirs de sa haute position, le zélé recteur dut ressentir bien des tristesses ; car on voit souvent reparaitre cette phrase significative dans ses rapports officiels : *Compertum est in eo collegio non minimam esse disciplinæ dissolutionem : Il est démontré que la discipline est grandement relâchée dans ce collège.* Toutefois, nous constatons avec plaisir que plusieurs principaux reçurent des félicitations sur la bonne tenue de leurs établissements, entre

autres M. Framery, alors principal au collège des Grassins.

IX

Tels sont, Messieurs, du moins à ma connaissance, les derniers faits importants survenus aux Grassins avant la tempête de la Révolution française. Nous allons voir quelle part prirent les élèves et les maîtres aux événements qui éclatèrent à cette époque pleine d'orages ; on sent que, dès lors, les jours de ce collège sont comptés.

D'abord, il est incontestable que les idées nouvelles furent chaudement adoptées par les écoliers et par les professeurs. Le signal, non de la révolte, mais de l'enthousiasme, fut donné par ceux du collège de Lisieux, dont l'élan fut bientôt suivi par tous les autres collèges. Le lendemain du jour où les membres de l'Assemblée eurent prêté le serment civique (5 février 1790), les représentants des élèves de l'Université offrirent un don patriotique et prononcèrent même un discours signé au nom de leurs camarades ; les délégués furent Mimard et Lafite, pour les Grassins.

Cette même année (1790, 14 juillet), jour de la prise de la Bastille, les collèges de Paris envoyèrent quelques-uns de leurs écoliers pour obtenir des représentants que l'ouverture des vacances eût lieu précisément ce jour-là. Leur demande fut renvoyée aux autorités universitaires, qui durent, bon gré mal gré, céder au désir

des écoliers. Ainsi, à cette époque comme aujourd'hui, nous remarquerons que l'amour des congés se mêlait toujours à l'amour de la patrie.

Toutefois, l'union patriotique n'était pas sans doute encore complète entre les divers collèges ; car dans une guerre d'écoliers avec ceux de Navarre, nous voyons les Grassins, parmi les autres collèges, figurer au nombre des plus échauffés. Finalement, on eut le bon sens et le bon cœur de s'embrasser, et un acte signé Landrieux, au nom des élèves de Montaigu ; Deroy, au nom des Grassins, etc., fut délivré à ceux de Navarre, en signe de réconciliation.

Cependant, les événements se précipitaient, plus décisifs ou même plus menaçants ; car la neutralité et la tiédeur étaient devenues impossibles, et il était nécessaire de se déclarer ouvertement pour ou contre le nouvel état de choses. Aussi, le 8 janvier, voit-on un certain nombre de professeurs de l'Université se présenter à l'Assemblée pour prononcer le serment sur la constitution civile du clergé. Les collèges du temps ayant à leur tête plus de prêtres que de laïques, on comprend que la position des chefs ou professeurs de ces établissements était fort délicate ou même critique : les uns arrêtés par leur conscience, les autres poussés par la crainte de perdre leur emploi. Or voulez-vous connaître, Messieurs, le personnel des Grassins, tel qu'il était composé en 1793 ? Le voici au complet :

Le principal, M. de Neuville ; les professeurs : en philosophie, MM. Thirion et Hamel ; en rhétorique, M. Guérault ; en seconde, M. Julien ; en troisième, M. Levas-

seur; en quatrième, M. Dupuy; en cinquième, M. Vernoy; en sixième, M. Quidy. Ce dernier et M. de Neuville, tous deux ecclésiastiques, prêtèrent le serment proposé; deux autres ecclésiastiques, MM. Roux et Laisné, l'ayant refusé, il est probable qu'ils perdirent leurs chaires aux Grassins.

Toutefois, malgré les terribles commotions du dehors, il régna dans les collèges de Paris assez de calme pour que les études pussent s'y continuer régulièrement. Aussi la distribution solennelle des prix eut-elle lieu, suivant l'usage, le 4 août 1793, à la suite du concours général de tous les collèges de l'Université. Le citoyen Dufourny, ingénieur et député, choisi pour présider la distribution des prix, ouvrit la séance par ces mots d'une patriotique allégresse : *Enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé!* Dans cette fameuse séance, apprenez, Messieurs, quelles furent les dernières nominations obtenues par le collège des Grassins.

En rhétorique, *Discours latin*, 5^e accessit, César Douge (Aube).

Discours français, 3^e accessit, César Douge.

Poésie latine. 2^e prix, César Douge.

En troisième, *Version de français en latin*, 4^e accessit, Pierre-Henri la Roche (Yonne).

Version de latin en français, 5^e accessit, Charles Regley (Yonne).

En quatrième, *Version de français en latin*, 1^{er} accessit, Marie-Claude-César Aublet (Yonne); 6^e accessit, Auguste-Jean-Marie Guénépin (Paris).

Version de latin en français, 2^e prix, Auguste Jean-

Marie Guénepin (Paris); 5^e accessit, Marie-Claude-César Aublet (Yonne).

Total : neuf nominations, dont deux prix et sept accessits.

Il me reste à signaler une note extraite de l'*Annuaire de l'Yonne*, concernant à la dernière heure le collège des Grassins. Il s'agit d'une bourse accordée à Alphonse Bourbotte, de Sens, fils du conventionnel exécuté, *en qualité d'enfant pauvre et qui a eu des malheurs*, suivant les termes de l'arrêté, et sous la date, 12 ventôse an VII (1).

En réalité, l'existence légale et historique des Grassins et de la vieille Université cessa en 93 ; car, ainsi qu'on peut le voir dans l'ouvrage de M. Jourdain, le 15 septembre, même année, la Convention nationale, par l'introduction d'un nouveau programme qu'elle décréta, supprima du même coup l'Université, avec ses facultés, ses maîtres et ses collègues. Les nouveaux établissements furent mis en activité le 1^{er} novembre suivant.

Ainsi s'éteignit le collège des Grassins, après une existence de deux cent cinquante ans, pleine de bienfaits populaires et de souvenirs honorables. Il fut une des gloires les plus utiles et les plus pures de la ville de Sens ; aussi le conseil municipal a tenu à honneur d'inscrire son nom en tête de la nouvelle rue contiguë au Lycée, comme si notre jeune lycée était inséparable de son vieil aieul.

(1) MM. de Feu, frères, de vieille noblesse sénonaise, ont été aussi, m'assure-t-on, élèves des Grassins.

Pour moi, en prenant congé de vous, Messieurs, il m'est doux d'avoir réveillé un des plus beaux souvenirs de l'antique Université, et adressé un salut de respect et de reconnaissance à mes illustres collègues des temps passés.

J.-B. BUZY,

Professeur honoraire de l'Université,
Officier de l'instruction publique.

Sens, 1^{er} janvier 1883.